

Goûter Littéraire

... pour un hédonisme de la lecture...



Créer un évènement festif pour développer le goût de lire

En lien avec les Nuits de la lecture qui se dérouleront

du jeudi 19 au dimanche 22 janvier 2023...

...Organiser un « Goûter littéraire » dans la classe

Jeudi 19 janvier ou vendredi 20 janvier après-midi

« Silence, on lit » est un dispositif qui développe au quotidien une lecture personnelle impulsée par l'initiative et la motivation individuelle de l'élève ; ici, avec « le goûter littéraire », il s'agit d'une autre « entrée » possible pour varier les incitations à lire et pour faire entrer la lecture dans la vie, lui donner une dimension sociale, hédoniste et festive, auprès des élèves.

... Partager un texte comme on partage un goûter...

Objectifs : Développer le goût de lire par une lecture partagée ; faire de la lecture un plaisir ; prendre plaisir à lire un texte long et complexe à plusieurs.

S'inscrire dans un projet national fédérateur « les Nuits de la lecture ».

Jouer à plusieurs « comme si on avait peur », c'est plus rassurant : jouer à faire peur, jouer à avoir peur, parler de et sur le peur...

Compétences :

- Lire et comprendre un texte poétique
- Mettre en voix un poème, lecture expressive
- Enrichir son lexique pour s'approprier le sens du texte poétique
- Se repérer dans l'ordre alphabétique pour chercher dans le dictionnaire
- Lire et comprendre un article de dictionnaire

Propositions pédagogiques pour des CM1-CM2

Etapes à répartir sur 8 à 10 séances de français

(+ prolongements : 4 à 6 séances d'arts plastiques)

⇒ **Annoncer l'objectif aux élèves :** « Nous allons découvrir un texte que nous allons chercher à comprendre ensemble pour se le lire en y prenant plaisir ; nous allons nous offrir ce texte ; nous en ferons une lecture partagée lors d'un « goûter littéraire ».

⇒ **Découvrir, lire et comprendre un texte (voir sélection en annexe)**

- 1^{ère} lecture par l'enseignant (les élèves écoutent, ferment les yeux)
- 2^{ème} lecture par l'enseignant (les élèves ont le texte et soulignent les mots qui leur posent question, qu'ils ont besoin

qu'on explique) ; sur un texte projeté ou affiche, souligner tous les mots soulignés par les élèves ; expliquer aux élèves que, cette fois-ci, ce n'est pas l'enseignant qui donnera le sens des mots, mais que chacun prendra en charge la recherche du sens de certains mots, et, que nous ferons une explication partagée.

⇒ **Apports culturels : - identification de la forme poétique :** De quelle sorte de texte s'agit-il ? Comment le savez-vous ? A quoi l'avez-vous reconnu ? Si poème : Observer et relever les (des) rimes ; Combien comporte-t-il de vers ? Combien comporte-t-il de strophes ? Définir « vers », « strophe ». Combien de vers contient chaque strophe ? Définir « quatrain ». Combien de syllabes comporte chaque vers ? Définir « alexandrin »...

- **Courte de biographie de l'auteur :
Maupassant, Supervielle ou Verlaine**

⇒ **Répartition des phrases ou parties de texte entre tous les élèves de la classe :** Différenciation possible selon les capacités des élèves connus par l'enseignant : 1 phrase ou 1 vers par élève, ou 1 phrase ou 1 vers par binôme, ou 2 phrases ou vers pour certains élèves

⇒ **Construire collectivement le « répertoire » du texte :** Les élèves cherchent dans le dictionnaire le sens des mots soulignés dans leur quatrain ou partie du poème, texte : lire plusieurs fois l'article et la définition + la copier sur un support (type A4) qui sera assemblé avec les autres pour former le répertoire ;

⇒ **Explication de texte partagée :** Chaque élève ou chaque binôme lit à haute voix pour la classe son quatrain, puis explique avec ses mots le sens des mots soulignés + lecture de la définition à l'aide du support où elles ont été copiées => Affichage des supports au tableau, au fur et à mesure des lectures expliquées

+ Mini-débats d'interprétation à partir du lexique et de la syntaxe (à partir des questionnements d'élèves ou de l'enseignant)

⇒ **Observation collective du grand répertoire** du texte ou poème sur la peur de Maupassant ou Supervielle ou Verlaine + Assemblage, reliure, couverture + Donner un titre

⇒ **S'entraîner à lire à haute voix la partie de texte** : travail sur la prononciation et la prosodie

⇒ **Chercher des interprétations pour cette lecture à haute voix** : partager des propositions d'intonation, de volume sonore, de gestuelle... pour ménager un effet de surprise, les élèves ou binômes peuvent avoir un temps individuel dans la cour ou à la maison pour préparer cette lecture expressive

⇒ « **Goûter littéraire** » : **Lecture partagée du texte ou poème** :

- S'installer pour un goûter dans la classe ou hors de la classe (élèves en cercle pour qu'ils puissent se voir), avec le texte, un chocolat chaud, une brioche ou madeleine (« de Proust... ») ou petits gâteaux ;
- Commencer la lecture enchaînée des vers ou phrases ;
- Discussion collective : exprimer son ressenti sur ce moment ; ce qui était agréable, ce qui était difficile ; qu'est-ce qui change lorsqu'on lit dans un « goûter littéraire » ?

- **Prolongements en arts plastique : approfondir et comprendre autrement le texte choisi**

Illustrer-interpréter le texte ou poème : individuellement ou collectivement pour réaliser une exposition-exploration poétique avec présentation du répertoire de lexique, lectures et productions plastiques (vernissage)

- Techniques possibles : dessins d'illustration, peintures, compositions-superpositions des textes des quatrains et des productions plastiques

- Artistes en lien possibles :
 - * **des œuvres dans l'histoire de l'art** : voir annexes

<http://ekldata.com/OIpf9A7JCGWaACIJvpLMdVOMQ-M/Oeuvres-sur-la-PEUR.pdf>

Le cri de Much

Le désespéré de Gustave Courbet

Migrant Mother de Dorothea Lange

Méduse de Lombard Caravage

La Manos del Terror de Oswaldo Guyasamin

Qui a peur du loup de Emma sculpteur

Variations :

- le choix du ou des textes peut varier si l'on veut décliner la démarche à d'autres niveaux.
- Le prolongement en arts plastiques est facultatif.
- La communication avec les parents peut s'effectuer par visio, par films mis en ligne sur site d'école, par applications (type éducartable), par traces dans le cahier d'arts et de culture (photos, texte...), le répertoire de lexique par Book Créator.
- Les goûters littéraires peuvent s'organiser à tous moments, en dehors des évènements fédérateurs comme les « Nuits de la lecture ».

Terreur

Guy de Maupassant

Ce soir-là j'avais lu fort longtemps quelque auteur.
Il était bien minuit, et tout à coup j'eus peur.
Peur de quoi ? je ne sais, mais une peur horrible.
Je compris, haletant et frissonnant d'effroi,
Qu'il allait se passer une chose terrible...
Alors il me sembla sentir derrière moi
Quelqu'un qui se tenait debout, dont la figure
Riait d'un rire atroce, immobile et nerveux :
Et je n'entendais rien, cependant. O torture !
Sentir qu'il se baissait à toucher mes cheveux,
Et qu'il allait poser sa main sur mon épaule,
Et que j'allais mourir au bruit de sa parole !...
Il se penchait toujours vers moi, toujours plus près ;
Et moi, pour mon salut éternel, je n'aurais
Ni fait un mouvement ni détourné la tête...
Ainsi que des oiseaux battus par la tempête,
Mes pensers tournoyaient comme affolés d'horreur.
Une sueur de mort me glaçait chaque membre,
Et je n'entendais pas d'autre bruit dans ma chambre
Que celui de mes dents qui claquaient de terreur.

Un craquement se fit soudain ; fou d'épouvante,
Ayant poussé le plus terrible hurlement
Qui soit jamais sorti de poitrine vivante,
Je tombai sur le dos, roide et sans mouvement.

Guy de Maupassant, *Des vers*

Cauchemar

Paul Verlaine

J'ai vu passer dans mon rêve
– Tel l'ouragan sur la grève, –
D'une main tenant un glaive
Et de l'autre un sablier,
Ce cavalier

Des ballades d'Allemagne
Qu'à travers ville et campagne,
Et du fleuve à la montagne,
Et des forêts au vallon,
Un étalon

Rouge-flamme et noir d'ébène,
Sans bride, ni mors, ni rêne,
Ni hop ! ni cravache, entraîne
Parmi des râlements sourds
Toujours ! toujours !

Un grand feutre à longue plume
Ombrait son œil qui s'allume
Et s'éteint. Tel, dans la brume,
Éclate et meurt l'éclair bleu
D'une arme à feu.

Comme l'aile d'une orfraie
Qu'un subit orage effraie,
Par l'air que la neige raie,
Son manteau se soulevant
Claquait au vent,

Et montrait d'un air de gloire
Un torse d'ombre et d'ivoire,
Tandis que dans la nuit noire
Luisaient en des cris stridents
Trente-deux dents.

Paul Verlaine

C'est la couleuvre du silence
C'est la couleuvre du silence
Qui vient dans ma chambre et s'allonge
Elle contourne l'encrier
Puis, se glissant jusqu'à mon lit,
S'enroule autour de mon cœur même,
Mon cœur qui ne sait pas crier,
Lui qui du grand bruit de l'espace
Fait naître un silence habité,
Lui qui de ses propres angoisses
Façonne un songe ensanglanté.

Jules Supervielle.

LE TEXTE SUIVANT N'EST PAS UN POEME MAIS UNE NOUVELLE, LE DEBUT ET LA FIN PEUVENT ETRE LUS PAR L'ENSEIGNANT ; LA PARTIE QUI APPARAÎT EN GRAS EST CELLE QUI PEUT ETRE EXPLORÉE AVEC ET PAR LES ÉLÈVES.

LA PEUR

À J.-K. Huysmans.

On remonta sur le pont après dîner. Devant nous, la Méditerranée n'avait pas un frisson sur toute sa surface, qu'une grande lune calme moirait. Le vaste bateau glissait, jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé d'étoiles, un gros serpent de fumée noire ; et, derrière nous, l'eau toute blanche, agitée par le passage rapide du lourd bâtiment, battue par l'hélice, moussait, semblait se tordre, remuait tant de clartés qu'on eût dit de la lumière de lune bouillonnant. Nous étions là, six ou huit, silencieux, admirant, l'œil tourné vers l'Afrique lointaine où nous allions. Le commandant, qui fumait un cigare au milieu de nous, reprit soudain la conversation du dîner.

— Oui, j'ai eu peur ce jour-là. Mon navire est resté six heures avec ce rocher dans le ventre, battu par la mer. Heureusement que nous avons été recueillis, vers le soir, par un charbonnier anglais qui nous aperçut.

Alors un grand homme à figure brûlée, à l'aspect grave, un de ces hommes qu'on sent avoir traversé de longs pays inconnus, au milieu de dangers incessants, et dont l'œil tranquille semble garder, dans sa profondeur, quelque chose des paysages étranges qu'il a vus ; un de ces hommes qu'on devine trempés dans le courage, parla pour la première fois :

— Vous dites, commandant, que vous avez eu peur ; je n'en crois rien. Vous vous trompez sur le mot et sur la sensation que vous avez éprouvée. Un homme énergique n'a jamais peur en face du danger pressant. Il est ému, agité, anxieux ; mais la peur, c'est autre chose.

Le commandant reprit en riant :

— Fichtre ! je vous réponds bien que j'ai eu peur, moi.

Alors l'homme au teint bronzé prononça d'une voix lente :

*

Permettez-moi de m'expliquer ! La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril : cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un homme qui croit aux revenants, et qui s'imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur.

Moi, j'ai deviné la peur en plein jour, il y a dix ans environ. Je l'ai ressentie, l'hiver dernier, par une nuit de décembre.

Et, pourtant, j'ai traversé bien des hasards, bien des aventures qui semblaient mortelles. Je me suis battu souvent. J'ai été laissé pour mort par des voleurs. J'ai été condamné, comme insurgé, à être pendu, en Amérique, et jeté à la mer du pont d'un bâtiment sur les côtes de Chine. Chaque fois je me suis cru perdu, j'en ai pris immédiatement mon parti, sans attendrissement et même sans regrets.

Mais la peur, ce n'est pas cela.

Je l'ai pressentie en Afrique. Et pourtant elle est fille du Nord ; le soleil la dissipe comme un brouillard. Remarquez bien ceci, messieurs. Chez les Orientaux, la vie ne compte pour rien ; on est résigné tout de suite ; les nuits sont claires et vides de légendes, les âmes aussi vides des inquiétudes sombres qui hantent les cerveaux dans les pays froids. En Orient, on peut connaître la panique, on ignore la peur.

Eh bien ! voici ce qui m'est arrivé sur cette terre d'Afrique :

Je traversais les grandes dunes au sud de Ouargla. C'est là un des plus étranges pays du monde. Vous connaissez le sable uni, le sable droit des interminables plages de l'Océan. Eh bien ! figurez-vous l'Océan lui-même devenu sable au milieu d'un ouragan ; imaginez une tempête silencieuse de vagues immobiles en poussière jaune. Elles sont hautes comme des montagnes, ces vagues inégales, différentes, soulevées tout à fait comme des flots déchaînés, mais plus grandes encore, et striées comme de la moire. Sur cette mer furieuse, muette et sans mouvement, le dévorant soleil du sud verse sa flamme implacable et directe. Il faut gravir ces lames de cendre d'or, redescendre, gravir encore, gravir sans cesse, sans repos et sans ombre. Les chevaux râlent, enfoncent jusqu'aux genoux, et glissent en dévalant l'autre versant des surprenantes collines.

Nous étions deux amis suivis de huit spahis et de quatre chameaux avec leurs chameliers. Nous ne parlions plus, accablés de chaleur, de fatigue, et desséchés de soif comme ce désert ardent. Soudain un de ces hommes poussa une sorte de cri ; tous s'arrêtèrent ; et nous demeurâmes immobiles, surpris par un inexplicable phénomène connu des voyageurs en ces contrées perdues.

Quelque part, près de nous, dans une direction indéterminée, un tambour battait, le mystérieux tambour des dunes ; il battait distinctement, tantôt plus vibrant, tantôt affaibli, arrêtant, puis reprenant son roulement fantastique.

Les Arabes, épouvantés, se regardaient ; et l'un dit, en sa langue : « La mort est sur nous. » Et voilà que tout à coup mon compagnon, mon ami, presque mon frère, tomba de cheval, la tête en avant, foudroyé par une insolation.

Et pendant deux heures, pendant que j'essayais en vain de le sauver, toujours ce tambour insaisissable m'emplissait l'oreille de son bruit monotone, intermittent et incompréhensible ; et je sentais se glisser dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur, en face de ce cadavre aimé, dans ce trou incendié par le soleil entre quatre monts de sable, tandis que l'écho inconnu nous jetait, à deux cents lieues de tout village français, le battement rapide du tambour.

Ce jour-là, je compris ce que c'était que d'avoir peur ; je l'ai su mieux encore une autre fois...

Le commandant interrompit le conteur :

— Pardon, monsieur, mais ce tambour ? Qu'était-ce ?

Le voyageur répondit :

Je n'en sais rien. Personne ne sait. Les officiers, surpris souvent par ce bruit singulier, l'attribuent généralement à l'écho grossi, multiplié, démesurément enflé par les vallonnements des dunes, d'une grêle de grains de sable emportés dans le vent et heurtant une touffe d'herbes sèches ; car on a toujours remarqué que le phénomène se produit dans le voisinage de petites plantes brûlées par le soleil, et dures comme du parchemin. Ce tambour ne serait donc qu'une sorte de mirage du son. Voilà tout. Mais je n'appris cela que plus tard.

J'arrive à ma seconde émotion.

C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre les

cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance ; et le froid m'envahissait, malgré mon pas rapide et mon lourd vêtement.

Nous devions souper et coucher chez un garde forestier dont la maison n'était plus éloignée de nous. J'allais là pour chasser.

Mon guide, parfois, levait les yeux et murmurait : « Triste temps ! » Puis il me parla des gens chez qui nous arrivions. Le père avait tué un braconnier deux ans auparavant, et, depuis ce temps, il semblait sombre, comme hanté d'un souvenir. Ses deux fils, mariés, vivaient avec lui.

Les ténèbres étaient profondes. Je ne voyais rien devant moi, ni autour de moi, et toute la branchure des arbres entrechoqués emplissait la nuit d'une rumeur incessante. Enfin, j'aperçus une lumière, et bientôt mon compagnon heurtait une porte. Des cris aigus de femmes nous répondirent. Puis, une voix d'homme, une voix étranglée, demanda : « Qui va là ? » Mon guide se nomma. Nous entrâmes. Ce fut un inoubliable tableau.

Un vieux homme à cheveux blancs, à l'œil fou, le fusil chargé dans la main, nous attendait debout au milieu de la cuisine, tandis que deux grands gaillards, armés de haches, gardaient la porte. Je distinguai dans les coins sombres deux femmes à genoux, le visage caché contre le mur.

On s'expliqua. Le vieux remit son arme contre le mur et ordonna de préparer ma chambre ; puis, comme les femmes ne bougeaient point, il me dit brusquement :

— Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir.

Puis il ajouta d'un ton qui me fit sourire :

— Aussi, nous ne sommes pas tranquilles.

Je le rassurai comme je pus, heureux d'être venu justement ce soir-là, et d'assister au spectacle de cette terreur superstitieuse. Je racontai des histoires, et je parvins à calmer à peu près tout le monde.

Près du foyer, un vieux chien, presque aveugle et moustachu, un de ces chiens qui ressemblent à des gens qu'on connaît, dormait le nez dans ses pattes.

Au dehors, la tempête acharnée battait la petite maison, et, par un étroit carreau, une sorte de judas placé près de la porte, je voyais soudain tout un fouillis d'arbres bousculés par le vent à la lueur de grands éclairs.

Malgré mes efforts, je sentais bien qu'une terreur profonde tenait ces gens, et chaque fois que je cessais de parler, toutes les oreilles écoutaient au loin. Las d'assister à ces craintes imbéciles, j'allais demander à me coucher, quand le vieux garde tout à coup fit un bond de sa chaise, saisit de nouveau son fusil, en bégayant d'une voix égarée : « Le voilà ! le voilà ! Je l'entends ! » Les deux femmes retombèrent à genoux dans leurs coins en se cachant le visage ; et les fils reprirent leurs haches. J'allais tenter encore de les apaiser, quand le chien endormi s'éveilla brusquement et, levant sa tête, tendant le cou, regardant vers le feu de son œil presque éteint, il poussa un de ces lugubres hurlements qui font tressaillir les voyageurs, le soir, dans la campagne. Tous les yeux se portèrent sur lui, il restait maintenant immobile, dressé sur ses pattes comme hanté d'une vision, et il se remit à hurler vers quelque chose d'invisible, d'inconnu, d'affreux sans doute, car tout son poil se hérissait. Le garde, livide, cria : « Il le sent ! il le sent ! il était là quand je l'ai tué. » Et les femmes égarées se mirent, toutes les deux, à hurler avec le chien.

Malgré moi, un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision de l'animal dans ce lieu, à cette heure, au milieu de ces gens éperdus, était effrayante à voir.

Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger ; il hurla comme dans l'angoisse d'un rêve ; et la peur, l'épouvantable peur entraînait en moi ; la peur de quoi ? Le sais-je ? C'était la peur, voilà tout.

Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené, se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt ; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain, tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut : un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt ; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter, d'une main hésitante ; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle ; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tête blanche avec des yeux lumineux comme ceux des fauves. Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif.

Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré. Et aussitôt les fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du cœur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur.

Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.

On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour.

Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle.

Il était sorti de la cour en creusant un trou sous une palissade.

*

L'homme au visage brun se tut ; puis il ajouta :

— Cette nuit-là pourtant, je ne courus aucun danger ; mais j'aimerais mieux recommencer toutes les heures où j'ai affronté les plus terribles périls, que la seule minute du coup de fusil sur la tête barbue du judas.

23 octobre 1882



LE CRI
EDVARD MUNCH



LE DÉSPÉRÉ
GUSTAVE COURBET



MIGRANT MOTHER
DOROTHEA LANGE



MEDUSE
LOMBARD CARAVAGE



LAS MANOS DEL TERROR
OSWALDO GUAYASAMIN



QUI A PEUR DU LOUP
EMMA SCULPTEUR